grand angle

LUCE FILLIOL

83
19

Maria de Amoreira



grand angle

Luce Fillol

Maria de Amoreira

271
Am. 76

16° Y2
31294
(4)

éditions
g.p.
paris

DL * - 7 2 1775 - 01 9 6 5

DU MEME AUTEUR

dans la collection Dauphine

L'HIRONDELLE M'A DIT...



La Loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1975 - Editions G.P., Paris
Printed in France

L'ÂNE trottait. La vieille semblait somnoler. Tous les deux gris et noirs. Sur la route, ocre, brûlée de soleil, mangée de poussière.

L'âne allait. Connaissant le chemin. L'œil morne. Le museau bas. Sur son dos, Tia Luisa était accroupie dans ses jupons. Le chapeau de feutre noir à bords ronds enfoncé tout droit sur les mèches grisâtres.

Les autos passaient. Se croisaient. Allant vers Guarda. Ou rejoignant en sens inverse la frontière espagnole. Rasant la bête et la femme impassibles.

Une auto stoppa devant eux, à quelques mètres. L'âne continua son chemin. Et la femme ne souleva pas ses paupières lourdes

Puis le conducteur descendit, suivi de son épouse et des quatre garçons. Et la vieille arrêta brusquement la bête. D'un seul mouvement du licol. Elle se redressa. Son regard se fixa, à la fois distant et furieux, sur l'homme qui la dérangeait de sa somnolence.

Que voulait-il ? Etait-il encore un de ces touristes effrontés qui la prenaient pour une bête curieuse ? La semaine passée, l'un d'eux l'avait filmée. Sans même lui demander son avis. En riant stupidement. C'était fini. Elle ne se laisserait plus attraper. Qu'on la prenne en photo, elle s'en moquait. Mais d'abord, il fallait qu'on fût poli avec elle. Ensuite, on devait payer. Donnant, donnant. C'était la logique même. Une règle que ce monde de misère lui avait enseignée. Et ce n'était certainement pas ce beau monsieur et sa voiture de luxe qui la feraient changer d'avis. Pas de cadeau.

Elle rapporterait l'argent à Otilia. Aujourd'hui, elle aurait ainsi gagné sa journée.

Et subitement, cette pensée lui rendit toute son énergie. Oubliée, la chaleur accablante qui pesait sur son vieux corps. Chassées, les pensées noires qui l'avaient assaillie tout le long du retour.

Ramassée sur elle-même, elle attendait. L'œil dur. Soupçonneux.

Le chauffeur de l'auto avait sorti une caméra de son étui. Les enfants riaient. Montraient la femme. Criaient dans une langue étrangère.

L'homme approchait le viseur de son œil. Ses enfants et son épouse marchaient vers l'âne. A grand renfort d'exclamations.

Et, d'un saut, Tia Luisa fut en bas. Elle faisait tourner son âne. Prestement. Rageusement. Et la bête ne présentait maintenant plus à la caméra que son derrière pelé, noirâtre, osseux.

Le visage empreint de colère, Tia Luisa marcha sur l'homme.

— Escudos... Escudos...

Sa main tendue semblait aussi menaçante qu'un poing.

Les propriétaires de l'auto, interloqués, semblèrent se concerter un instant.

— Escudos... Escudos...

Les enfants s'étaient tus. Immobiles.

L'homme haussa les épaules. Ajusta de nouveau l'appareil sur son œil.

Tia Luisa trépigna. Hurla. Prit ses jupons à poignée. Les souleva. Tourna sur elle-même.

Toute la famille sidérée la regardait sans plus oser faire un geste.

— Escudos... Escudos..., braillait la vieille.

L'homme dit quelques mots. Mit la main à sa poche. Tendit quelques pièces. Tia Luisa les attrapa de sa main sèche, agile et brune comme une patte de singe.

Elle était calmée. Ils avaient payé. Tout était en règle. Le marché était honnête.

L'homme fit jouer le déclic. Une fois. Deux fois. Trois fois. Tia Luisa, qui sentait dans sa paume la tiédeur des sous, acceptait de poser. Sans amabilité. Sans complaisance. Œil fixe. Cou tendu. Bras écartés, sur le dos de l'âne.

Très vite, la famille s'engouffra dans l'auto. Le moteur pétarada. La voiture s'élança et disparut au détour de la route.

C'est alors que Tia Luisa aperçut à terre les lunettes. Les belles lunettes de soleil de la dame. Tombées dans la poussière. Des lunettes comme on n'en voyait que sur les journaux vendus à l'épicerie de Fernanda. Bleues. A verres immenses. A grosse monture sombre.

Avec respect, la vieille Portugaise les ramassa. Les essuya. Et doucement les mit sur son nez.

Elle était étrange ainsi, avec son vieux visage parcheminé. Son accoutrement désuet de paysanne. Et ces lunettes excentriques. Mais, sous le bleu des verres, Tia Luisa découvrait les montagnes mauves. La terre

ocre qui prenait des tons d'émeraude. Le ciel qui se parait de nuances parme. C'était merveilleux et imprévu. Les lunettes semblaient lui offrir tout un monde en nuances bleues et violettes. Et, le cœur battant d'une joie démesurée, la vieille, ravie, se mit à rire.

Sur le flanc de la colline, Amoreira grésillait au crépuscule. Dans le chant des cigales. Le crissement des maïs.

Les murs blancs des maisons se teintaient de lueurs roses. Des nuées de gosses soulevaient la poussière des rues non pavées.

Un des garçons fut le premier à apercevoir Tia Luisa. Tia Luisa sur son âne. Droite et digne dans ses oripeaux noirs. Parée des superbes lunettes bleues.

— Tia Luisa a des lunettes bleues !

L'annonce fit en un clin d'œil le tour du village.

Sous ses verres, la vieille regardait venir à elle la horde des enfants déchaînés.

— Tia Luisa a des lunettes bleues !

Elle les dédaigna et se tourna orgueilleusement vers l'épicière plantée devant son magasin pour la regarder passer. Sortie de l'ombre de sa boutique, la bonne femme clignait des yeux dans la lumière crue du soleil couchant. Tia Luisa lui fit un large sourire édenté.

— D'où sors-tu ces lunettes bleues, Luisa ?

— Je les ai trouvées sur le bord du chemin.

Le dépit tordit un peu la figure maigre et jaune de Fernanda.

— Il n'y a qu'à toi qu'il arrive de telles choses.

Et elle rentra dans le réduit obscur, où la saucisse sèche rivalisait par ses relents avec la morue salée.

Tia Luisa descendit de l'âne et le tira jusqu'à l'appentis de bois qui lui servait d'abri. Elle déchargea le paquet d'herbes qu'elle y avait empilé.

Elle se mit à soigner les lapins. En leur parlant. A voix haute.

— Beaux petits... Beaux petits... Vous êtes bleus aujourd'hui ? Lapins bleus... Lapins bleus... Lapins bleus...

Les bêtes se bousculaient autour des fanes chichement distribuées. Bientôt elles seraient à point pour passer à la marmite. Surtout celui-ci. Le gros au museau un peu plat. Les autres, on ne les mangerait pas. Tia Luisa les porterait à l'une des auberges de la route. Qui vivaient du passage des touristes.

Elle tâta affectueusement les cuisses grasses du lapin. Et, au-dessous des énormes lunettes, un sourire de gourmandise étira ses lèvres minces.

MARIA DE AMOREIRA



Otilia revenait du jardin de Mia Campanez. Sa fille l'accompagnait. Elles avaient toute la journée sarclé, bêché, élagué, tassé, semé, repiqué dans le lot de terre de Mia.

Maria, malgré les élancements douloureux de ses membres engourdis, chantonnait. La tige de fenouil qu'elle écrasait dans sa main sentait bon l'été proche. La fête du village qui s'annonçait sous les meilleurs auspices. Toutes sortes d'espoirs qui montaient en elle, merveilleux, un peu fous, en cette soirée de printemps.

Maria chantonnait. Otilia songeait. Mia Campanez autrefois faisait son jardin elle-même. Cette année, elle pouvait se payer une aide. Son mari et son fils étaient partis en France. Du côté des mines. A l'est. Elle ne savait pas très bien où. Mais le seul fait bien positif était qu'ils lui envoyaient maintenant suffisamment d'argent pour qu'elle se reposât un peu. C'était bien son tour. Des rhumatismes par tout le corps. Une longue vie de travail et de privations.

Otilia et Maria avaient proposé leurs services. A elles aussi, cela faisait bien leur

affaire ! Ce soir, elles en avaient terminé avec la plus grosse partie de l'ouvrage. Demain, dimanche, elles se reposeraient. C'est-à-dire qu'avant l'aube elles iraient cueillir les cerises et les prunes déjà mûres au jardin. Les enfants et Tia Luisa iraient les vendre sur la route. Aux automobilistes. Après il y aurait la messe. Ensuite elles pourraient s'occuper du potager.

Pedro, le mari d'Otilia et le père de Maria, ne viendrait les voir que dans quinze jours. Il aurait droit à une journée de congé. Il fallait souhaiter qu'il pût trouver une occasion pour venir.

Prendre le car, cela était impossible ! Grever le peu qu'il aurait gagné pour acheter un ticket ? On ne pouvait y songer. Encore une chance qu'il eût trouvé cette place saisonnière de cantonnier. Oui, tout semblait aller pour le mieux en ce moment. Bien sûr, il y avait les deux garçons. Luis et Tisto. Douze et onze ans. Ils auraient fini leur école primaire l'année prochaine. Il faudrait leur trouver un métier. Lequel, dans ce village pauvre et perdu ? Les mettre à la ville ? Comment ? Chez qui ?

Otilia repoussa les soucis d'un haussement d'épaules. Son regard se fixa sur Maria. Maria était belle. Maria avait dix-huit ans. Maria était sage. Pas une de ces filles étourdies qui

n'ont qu'une idée, partir en France. Pour y gagner quoi ? De l'argent, une vie plus facile ? Peut-être. Leur vie ici était misérable, d'accord. Mais on avait l'habitude de la misère. C'était ainsi. On ne pouvait rien y changer. Et Otilia ne désirait rien y changer. Une seule chose comptait : garder toujours près d'elle sa nichée. Pour le reste, ils feraient comme les autres. Une vie dure. Bien remplie. Sans grande joie. Sans grande tristesse peut-être.

Elles arrivaient près de la maison. Le soleil disparaissait. Les jardins embaumaient les senteurs des roses de ce mois de mai finissant.

L'âne, dans son recoin, se mit à braire.

— Tia Luisa est rentrée, constata Maria.

Tia Luisa les attendait dans la salle commune. Sur sa chaise. Les bras croisés. Le chapeau bien droit sur la tête. Raide de fierté contenue. Le visage à moitié caché derrière les magnifiques lunettes. Jouissant à l'avance de la réaction de la famille.

Et, au même instant, les deux garçons arrivèrent. Bousculant leur mère et leur sœur. Hurlant.

— Tia Luisa a des lunettes bleues ! Tous les copains nous l'ont dit.

— Où as-tu trouvé ces belles lunettes ? s'enquérait Maria en riant.

— Prête-les-nous, Tia Luisa ! criaient les

garçons en essayant d'attraper l'objet convoité.

Ce dont la vieille se défendait en les repoussant avec énergie.

Seule Otilia ne manifestait qu'une indifférence dédaigneuse. Les lubies de la vieille tante, elle commençait à en avoir son compte. Elle alla au fourneau de briques et commença à y entasser papier, petit bois et charbon. Est-ce que Tia Luisa n'aurait pas mieux fait de se mettre à préparer la soupe, au lieu de faire le guignol devant les enfants ?

Vexée de l'attitude de sa nièce, Tia Luisa la regardait du coin de l'œil.

— Ce n'est pas tout, laissa-t-elle passer de sa voix chevrotante. Il y a aussi ça.

Elle ménageait ses effets. Poing fermé. Main tendue. Sûre de son triomphe.

Elle desserra les doigts. Maria compta :

— Quinze escudos (1) ! Qui te les a donnés ?

Otilia s'était retournée d'une pièce. Quinze escudos ! Une demi-journée de travail chez Mia Campanez !

— Tu as gagné de l'argent cet après-midi ?

Enfin elle se décidait à s'intéresser à elle ! Tia Luisa sourit largement. Oui, elle avait

(1) A peu près trois francs.

gagné de l'argent. Et les lunettes. Et voici comment.

Et Tia Luisa, à la grande joie des enfants, se mit à expliquer. A mimer. A singer. Elle était petite, maigre, rapide comme une guenon. Les enfants se représentaient l'automobiliste. Sa grosse dame affolée. Ses quatre enfants impressionnés par les cris de la vieille Portugaise. L'auto éblouissante.

— Et ils t'ont donné quinze escudos pour tout ce cinéma ? questionnait encore Otilia, sceptique.

Celle-là ! Elle lui gâterait toujours ses meilleurs moments ! Oui, ils lui avaient donné cet argent. Oui, elle les avait convaincus. Oui...

Otilia continuait, imperturbable :

— Que leur as-tu dit pour tant les effrayer ? Ils n'avaient qu'à te photographier quand même. De dos.

Alors Tia Luisa se leva. Se drapa dans ses jupons. Emphatique et théâtrale plus que jamais. Elle énonça :

— Je leur ai dit : « Si vous photographiez le derrière de mon âne, vous photographiez le mien aussi. » Sans savoir le portugais, ils ont compris à mes gestes.

— Et tu l'aurais fait, Tia Luisa ?

— Naturellement.

Otilia laissa échapper une exclamation indignée.

La vieille posa les escudos sur la table.

— J'en garde cinq.

Otilia lui lança un regard noir.

Et Tia Luisa sortit. Ravie. Jubilante. Pendant que sa nièce, furieuse, faisait taire les hurlements de rire des deux garçons et de Maria.

Les ténèbres de la chambre, la paix du sommeil, tout éclata brutalement sous la sonnerie du réveil. Maria s'étira. Vaguement inconsciente. Elle serra les paupières. Pour y garder encore bien protégé ce sommeil lourd, bienfaisant, opaque, qui dans un instant allait s'éparpiller, se détruire, aux mille bruits de la maison et du village.

Dans la cuisine, des casseroles s'entrechoquèrent. L'odeur du bois brûlé s'évadait, familière, rassurante. Le feu était déjà allumé. Dans un moment on sentirait le café. Et le pain grillé.

Tia Luisa était la première levée. Comme toujours. Elle avait déjà dû ranger son lit dans un angle de la pièce commune qui lui

servait aussi de chambre. Elle devait préparer le café. Un peu de café. Un peu de chicorée. Un peu d'orge grillée. L'odeur était d'ailleurs ce qui en était le meilleur.

Maria bâilla. Renifla le parfum léger qui venait de la cuisine. Dans l'autre coin de la pièce, un des garçons bougea. Grogna. Se dressa. L'autre ne tarda pas à en faire autant.

Maria, par jeu, leur lança un coussin. Mais profita lâchement de ses prérogatives d'aînée pour arrêter la bagarre naissante.

Otilia ouvrit la porte. Sa silhouette noire et étriquée se découpait dans la lumière. Elle paraissait presque jeune ainsi, avec le foulard sombre déjà serré sur les cheveux. Quarante ans. Et Maria pensa un instant au visage raviné, creusé, fatigué de sa mère. Jamais elle ne se laisserait abîmer ainsi, jamais. Elle se ferait apporter des crèmes de la ville. Elle gagnerait des sous ; elle en cacherait, elle se débrouillerait. N'importe comment. Clara, qui allait travailler à Guarda à chaque saison, lui achèterait un pot merveilleux. Comme elle en avait elle-même. Avec une pommade légère et parfumée dedans. Des mots en anglais sur le couvercle. Et un portrait de dame à la peau de pétale sur la boîte.

Maria toucha ses joues. Elle les sentit lisses sous ses doigts. Elle les caressa avec

plaisir. Elle passa sa main sur ses épaules. Là aussi la peau était douce, tiède, et les muscles souples et arrondis. Elle tendit la main vers l'étagère qui était au-dessus du lit. Elle y prit une savonnette. Sa savonnette. Et en huma avec ravissement la senteur un peu forte. Le même parfum qui imprégnait sa chemise de nuit. Qui montait de sa poitrine jusqu'à son visage.

Hier, après le souper et la toilette des garçons, elle avait pris son bain. Elle avait tiré le baquet de zinc au milieu de la cuisine. Elle y avait versé l'eau, chauffée sur les braises. Et Tia Luisa était entrée. Mystérieuse. Un doigt aux lèvres.

— Je suis allée t'acheter ça avec l'argent que j'ai gardé. Ce n'est pas la peine de le dire à ta mère.

Une savonnette ! Maria en aurait pleuré d'attendrissement. Hélas ! Otilia était arrivée. Cinq escudos (1) pour une savonnette ! Alors qu'on arrivait tout juste à acheter du pain ! Le prix d'une saucisse ! Tia Luisa n'avait fait que cela toute sa vie, jeter l'argent. Elle était bien avancée maintenant, à son âge.

Tia Luisa répondait d'une voix aigre.

(1) A peu près un franc.

Glapissante. Avec de grands gestes des bras.

Finalement, Maria les avait mises à la porte toutes les deux. Elles avaient continué leur dispute dans le jardin. En enlevant la lessive sèche sur les fils tendus entre les piquets.

Et la jeune fille s'était plongée avec délice dans l'eau parfumée. Sans remords. Appréciant le luxe merveilleux de ce liquide odorant où son corps s'étirait.

... Otilia appela tout à coup :

— J'espère que tu es prête, Maria. Les garçons sont habillés. Le café est servi. Tu sais bien que si vous voulez vendre, il faut être les premiers sur la route.

Maria bondit hors du lit. Vite, les bas. La jupe. Le chemisier. Le fichu. Le carré noir sur les cheveux, elle le nouerait tout à l'heure. Après le petit déjeuner.

Dans la salle, Tia Luisa avait préparé les bols. Les garçons impatients mordillaient déjà leur tranche de pain. Une grosse tranche. Le pain était dur, car Otilia ne l'achetait que tous les trois jours. Elle disait que le pain frais, ça se mange trop vite. Elle avait raison. Mais le pain rassis bien trempé dans le café brûlant prenait un goût délicieux qui ravissait les deux garçons jamais rassasiés.

Otilia versait le café.

— Doucement. Ne vous étouffez pas.

Les garçons avalaient goulûment. De Tisto, l'aîné, on ne voyait plus que les cheveux noirs, frisés, au-dessus du grand bol où son visage plongeait presque entièrement. Luis, plus rapide, léchait d'une mie de pain le fond de sucre du récipient. Et ses yeux gris, comme ceux de Maria, exprimaient la plus parfaite béatitude. Le pain sucré s'émiettait doucement dans sa bouche.

— Alors, vous n'avez pas encore fini ? Le soleil va se lever. Vous serez les derniers à trouver une bonne place. Et vous ne vendrez rien, naturellement.

La voix rageuse de leur mère les a fait sursauter. Ils se pressent. Se bousculent.

Maria demande :

— Où est Tia Luisa ?

— Dans le jardin, répond sèchement Otilia. Et elle a mis ses lunettes !

De toute évidence, Otilia est déjà de mauvaise humeur. Mais Maria a l'habitude de cette morosité. Sa joie de ce dimanche n'en sera pas assombrie pour autant. Ce soir, elle mettra sa robe bleue. Celle qu'elle s'est faite elle-même dans une robe envoyée par la cousine Alicia qui travaille en France.

Et Maria, heureuse d'être si légère dans ce matin de mai, serre sa taille à deux mains. Sa taille qu'elle sent souple et étroite.

— Tu sautes comme un cabri et tu es

fine comme un roseau, lui a dit Joao Mena à la dernière fête du village.

Joao est soldat, maintenant. Alzira Mena, sa mère, dit qu'il est très beau dans son uniforme. Et qu'il lui envoie de l'argent. Si c'était vrai, est-ce qu'elle irait encore faire le ménage des deux auberges de la route ? Tous les jours. L'une le matin, l'autre le soir. Et en faisant le chemin à pied. A tel point que ses pieds sont tout écorchés. Tia Luisa les a vus. Et pleins de pansements.

— Maria, tu me feras mes bouquets de cerises. Tu rêves, dis ?

Tia Luisa a déjà rempli deux paniers de prunes. Les garçons sont au cerisier. Ils en mangent autant qu'ils en cueillent. Si Otilia sort et les aperçoit, cela va faire un drame. Maria prend les devants et les admoneste d'importance. Ils n'en ont cure. Et ils se crachent les noyaux l'un sur l'autre en pouffant de rire.

Il fait froid. Le soleil n'est encore qu'une boule rouge qui semble fondre et se diluer dans un horizon verdâtre. Un brouillard léger noie les collines. Et, plus loin, les sommets confus de la Serra d'Estrela.

Il fera beau et sec. Les touristes seront peut-être nombreux sur la route. Ils achèteront des cerises et des prunes, encore glacées dans leur buée du matin. Et Otilia sera

contente. Car avec l'argent rapporté elle pourra renouveler la provision de semoule et de farine qui tire à sa fin.

Maintenant Maria et Tia Luisa se pressent d'attacher les cerises. A l'aide d'un fil, les fruits sont groupés par bouquets. Cela forme une longue grappe rouge, bien serrée, luisante et fraîche.

Tia Luisa et Maria ont posé un panier sur leur tête. Maria est très fière de savoir le tenir en équilibre aussi bien que sa vieille tante. Les garçons, eux, ont un panier dans chaque main.

Si au retour on ne veut pas entendre les reproches véhéments d'Otilia, il faut tout vendre. Cela ne va pas être facile. Les touristes vont rencontrer tout le long de leur route de ces vendeurs bruyants, acharnés, insistants. Il y a peu de chance que beaucoup s'arrêtent devant eux.

Sur le sentier, quelqu'un les hèle. C'est Clara qui les rattrape. Son panier posé sur sa tête est plein de prunes. Dans ses mains, elle tient quatre chapelets de cerises. Clara n'est pas jolie. Mais elle a travaillé comme serveuse à Guarda. Dans un grand hôtel. Elle se coiffe comme les demoiselles de la ville. Elle coupe elle-même ses cheveux, car il n'y a pas de coiffeur à Amoreira. Et puis elle a aussi des robes à la mode. C'est la patronne

de l'hôtel qui les lui a données. Mais aujourd'hui elle a comme Maria une jupe sombre et un chemisier.

Comme Maria aussi, elle a refusé de mettre le chapeau portugais rond en feutre noir. Elles ont dit :

— C'est pour les vieilles.

Mais les mères ont tout de même obtenu que leurs cheveux soient couverts d'un foulard foncé attaché sur la nuque.

Clara bavarde :

— Oui, j'irai travailler cet été à Guarda. Comme l'année passée. Je partirai le mois prochain. Et cet hiver j'irai en France. Ma tante Filumene a une place en vue pour moi. Comme je parle le français, je pense que ça ira. Je pourrai partir avec un contrat de travail en règle. Le voyage sera ainsi moins cher qu'avec l'*engajador* (1).

Maria ouvre des yeux extasiés.

— Tu vas aller en France ? Tu ne connais pas ?

— Tu le sais bien ! Mais ça a toujours été mon idée. C'est pour cela qu'à Guarda j'ai appris le français avec une autre serveuse.

Maria rêve. Et son pas, dansant au gré de son rêve, manque de faire chavirer le panier sur sa tête.

(1) Le passeur clandestin.